

Un nouvel élan au Musée du Québec

Marie Delagrave

Volume 35, Number 142, March 1991

Art et technologies

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/53728ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La Société La Vie des Arts

ISSN

0042-5435 (print)

1923-3183 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Delagrave, M. (1991). Un nouvel élan au Musée du Québec. *Vie des arts*, 35(142), 48–50.

UN NOUVEL ÉLAN AU MUSÉE DU QUÉBEC



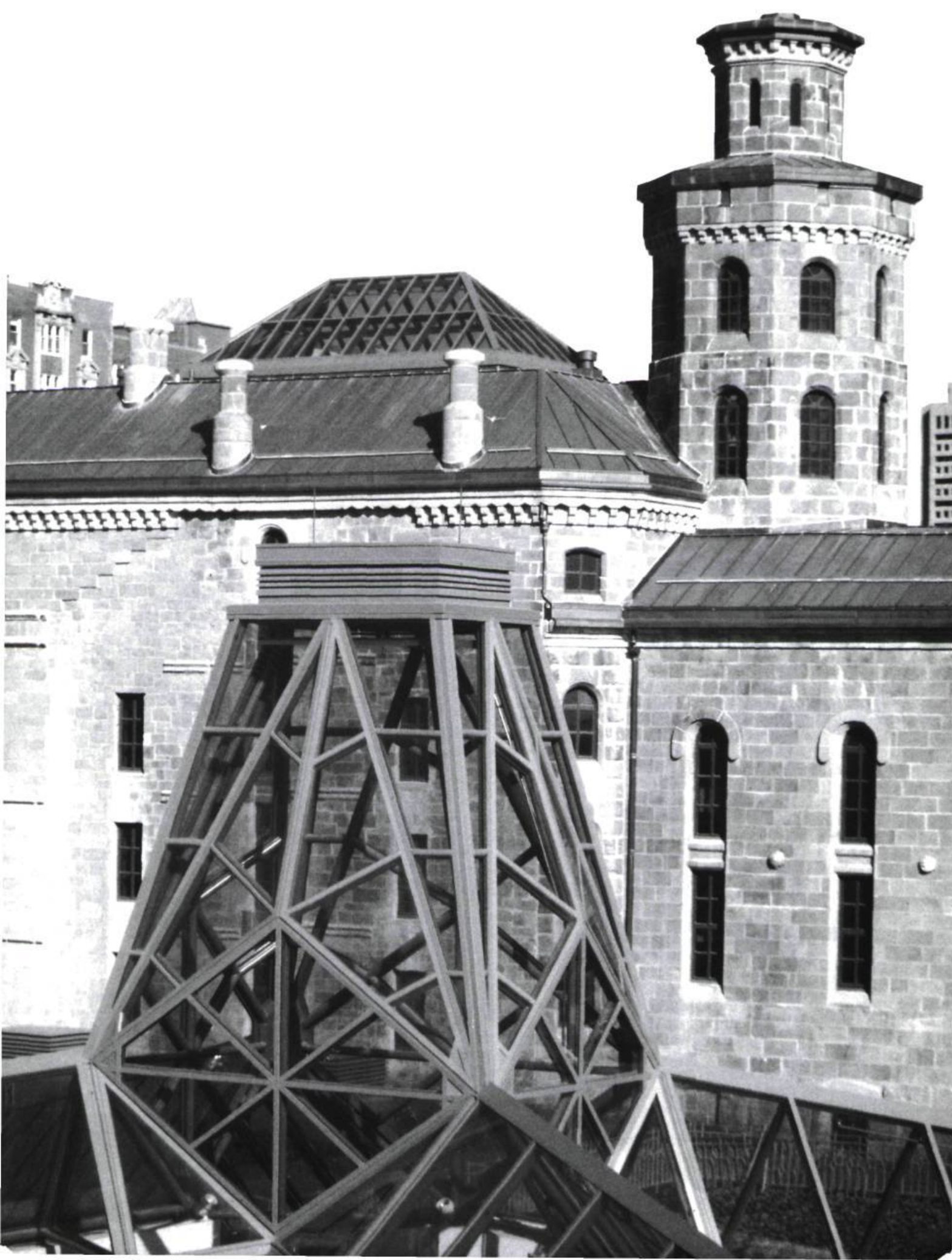
Marie Delagrave

Le Musée du Québec n'aura pas choisi la voie facile pour son agrandissement. Mais pouvait-il en être autrement, alors que le Ministère des Affaires culturelles lui a imposé d'intégrer à son programme architectural le recyclage de l'ancienne prison sise à proximité? De ce bâtiment dont personne ne voulait, ou ne pouvait, assumer les coûts de restauration, le Musée du Québec a néanmoins su tirer un parti pour le moins ingénieux.

L'idée d'agrandir trottait dans la tête des dirigeants de l'institution muséale depuis déjà une bonne vingtaine d'années. Les six salles ne parvenaient guère à répondre aux attentes du public désireux de voir, à la fois, la collection permanente et les expositions temporaires, tandis que l'exiguïté des réserves imposait un éparpillement des seize mille artefacts de la collection aux quatre coins de la ville de Québec. Si la rénovation, en 1985 et 1986, du bâtiment existant avait permis de remédier à d'urgents problèmes de conservation, ce n'est toutefois qu'à la fin de 1987 que le Ministère des Affaires culturelles a finalement donné le feu vert au projet d'agrandissement par l'octroi de plus de vingt-trois millions de dollars, associé à l'obligation de recycler la vieille prison.

Achevé en 1871, ce bâtiment carcéral, conçu par Charles Baillargé (membre de la célèbre famille d'architectes et d'artistes), s'inspirait de deux modèles américains qui prenaient en considération les principes, alors embryonnaires, de réhabilitation. Tombé en désuétude moins de 100 ans plus tard, l'édifice fut brièvement transformé en Auberge de jeunesse avant d'être abandonné, suite à un incendie partiel. De nombreux projets ont tenté de le faire renaître, mais toujours sans succès, le plus récent en date étant celui de la Fondation Riopelle. Pour sa part, le MAC ne savait plus que faire de cet inutile monument dont on reconnaissait l'énorme valeur historique, mais qui menaçait ruine; il fut même question de démolition.

Implanter une fonction muséologique dans un édifice historique aussi délabré exige audace et délicatesse, car un double défi se dresse: celui de satisfaire tant les exigences relatives à la conservation des œuvres d'art que celles liées à la préservation architecturale. Maintes fois sur le métier, les architectes Dorval et Fortin ont dû remettre leurs esquisses! Au dossier déjà lourd des contraintes techniques et budgétaires, s'ajoutait la création d'un passage entre la prison et le musée, de même que l'intégration de ce complexe



architectural au parc des Champs-de-Bataille, haut lieu national de verdure jalousement protégé.

Les architectes ont isolé les fonctions muséales les plus compatibles avec les lieux de la prison, rebaptisée pavillon Baillargé, c'est-à-dire: six salles d'exposition dont un cabinet des estampes, une bibliothèque et un centre de documentation, ainsi que des bureaux administratifs. Bien qu'un bloc cellulaire ait été conservé intact comme témoin du passé, seule l'enveloppe extérieure subsiste de l'ancienne prison. Le musée



(Photos Patrick Altman)

que l'on connaît déjà a été érigé, de 1928 à 1931, d'après les plans de Wilfrid Lacroix. Le projet d'agrandissement comporte une nouvelle annexe, le pavillon Gérard Morisset, en hommage à ce premier historien d'art francophone du Québec et directeur du musée de 1953 à 1965. Il comprendra huit salles d'exposition et des bureaux.

Bel exemple d'architecture Beaux-arts, avec sa façade dominée par une colonnade et un fronton, le musée présentait toutefois, avec son escalier de cent vingt-cinq marches, un accès pour le moins difficile, surtout l'hiver. C'est pourquoi les architectes ont conçu une nouvelle entrée centrale entre les pavillons Baillargé et Morisset. Ils optaient ainsi pour un aménagement largement souterrain et habillé de verdure, afin d'éviter l'érection d'un troisième bâtiment sur le parc et la nécessité de se soumettre au style de l'un ou l'autre des pavillons. Véritable centre nerveux du complexe muséal, le grand hall possède l'avantage de conserver sous terre les réserves, et de regrouper en surface les services publics: auditorium, librairie-boutique, restaurant-terrasse, vestiaire, accueil.

Mais une entrée, ça doit se voir et bien se voir! C'est pourquoi les architectes ont dû créer un grand campanile

de verre d'allure très contemporaine qui, pour certains, évoque la pyramide du Louvre, tandis que d'autres se réfèrent plus modestement aux lanternes du Musée de la civilisation. Ces comparaisons n'ont toutefois pas eu l'heur de plaire à la direction du Musée du Québec. Architecte au bureau Dorval et Fortin avant de devenir chef designer au musée d'État, Pierre Bouvier réfute toute intention de copie de la part des concepteurs. «Le problème à résoudre, déclare-t-il, était tout simplement le même qu'au Louvre, ce qui

peut expliquer les similitudes au niveau de la solution, mais c'était loin d'être voulu. Quant à la ressemblance avec le Musée de la civilisation, la comparaison est mauvaise, c'est en fait beaucoup plus près du Parlement de Canberra, en Australie dont, à notre grande surprise, nous avons découvert une photo dans une revue d'architecture,

après le début des travaux de construction à Québec.»

Quoi qu'il en soit, le «nouveau» Musée du Québec ne manque pas de caractère. Le grand hall attire inévitablement l'attention du visiteur qui emprunte l'axe Wolfe-Montcalm; sa transparence porte même le regard jusqu'au fleuve, tandis que l'architecture intérieure tout à fait inusitée de la prison, avec son atrium et ses voûtes de brique rouge, réserve plusieurs surprises déambulatoires: les responsables de la signalisation ont du pain sur la planche! Ainsi, ce sont sûrement les visiteurs les plus aventureux qui découvriront l'œuvre sculpturale d'intégration de l'artiste montréalais David Moore, logée dans la tourelle de la prison. Si ce lieu est critiquable en raison de son accès difficile, il possède la qualité de son défaut en offrant un espace intimiste, propice à la contemplation de cette enfilade de corps qui expriment le mouvement de baigneurs.

L'agrandissement du Musée du Québec fait plus que doubler la surface totale des galeries d'expositions, qui passe de 1700 à 3700 mètres carrés. À l'occasion de sa grande réouverture, le 16 mai prochain, le Musée entend donc proclamer, haut et fort, son mandat de musée de l'art québécois, des origines à

nos jours, tout en étant ouvert à l'art canadien et international. Ainsi pour la première année, le contenu québécois de la programmation est estimé à 85%. Outre les six salles consacrées à la collection permanente, deux autres expositions, à vocation plus temporaire, puiseront dans cette même collection, l'une constituée d'œuvres sur papier (jusqu'au 8 septembre 91), l'autre offrant une sélection de tableaux canadiens et européens légués par l'ancien premier ministre du Québec, Maurice Duplessis (jusqu'au 15 janvier 92). Pour leur part les expositions temporaires seront consacrées à l'œuvre sculptée de Suzor-Côté (jusqu'au 2 septembre 91), à une rétrospective du peintre canadien Lucius O'Brien et aux artistes québécois contemporains qui se sont illustrés sur la scène internationale (jusqu'au 29 septembre 91).

Dans la foulée de l'exposition des Impressionnistes, de 1986, le Musée du Québec a l'intention de continuer, plus que jamais, à s'insérer dans le réseau concurrentiel des grandes expositions internationales. Ainsi pour 1992, la directrice générale, Mme Andrée Laliberté-Bourque, a obtenu l'exclusivité nord-américaine de *Art italien de la Renaissance* (du 11 août au 24 octobre). Une cinquantaine d'œuvres peu connues de grands maîtres tels Uccello, Piero della Francesca, Carpaccio, Titien, Tintoret, Véronèse, Raphael, sortiront exceptionnellement des musées italiens.

Mais les «blockbusters» du Musée du Québec ne seront pas qu'internationaux. Michel Cheff, conservateur en chef au Musée, est convaincu que l'art québécois est un produit qui mérite un tel traitement promotionnel, et qu'il revient à l'institution de veiller à cette mise en valeur. Ainsi en sera-t-il pour *Passages: la peinture au Québec, 1820-1850* (du 16 octobre 91 au 5 janvier 92), une exposition qui voyagera à Ottawa, Vancouver, Halifax et Toronto. Par ailleurs, provenant du Musée des beaux-arts du Canada, *La crise de l'abstraction au Canada: les années 50* (du 18 novembre 92 au 24 janvier 93) sera quant à elle présentée en primeur à Québec. Et en temps et lieu, la publicité fera part de la tenue d'expositions consistantes concernant la sculpture abstraite américaine entre 1930 et 1970, le Français, Jacques Villon, les Québécois, Jean Paul Lemieux, Alfred Pellan, Françoise Sullivan, Pierre Ayot, Pierre Granche... Les artistes d'ici, non seulement les anciens, mais aussi les contemporains, auront désormais leur place au musée. ■